

## La variété et le manque

Marc Chabot and Sylvie Chaput

Volume 6, Number 1, Fall 1995

Annie Leclerc, philosophe

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/800994ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/800994ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (print)

1920-2954 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chabot, M. & Chaput, S. (1995). La variété et le manque. *Horizons philosophiques*, 6(1), 59–74. <https://doi.org/10.7202/800994ar>

## LA VARIÉTÉ ET LE MANQUE

Certes, c'est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant que l'homme. Il est malaisé d'y fonder jugement constant et uniforme.

Montaigne

Ce siècle utilise les écrivains. Ils vivent et meurent au gré des modes. Ils habitaient notre espace mental, ils disparaissent en silence, remplacés par d'autres qui s'imaginent s'approcher de l'éternité parce qu'ils sont achetés ou lus. Le mal que ça fait est indescriptible. Tout écrivain choisit d'une certaine façon de dire le monde en silence. Une parole de papier fabriquée dans la solitude. Une parole qui ne peut rejoindre l'autre sans ce même silence d'un lecteur ou d'une lectrice.

1984. Parution de l'essai *Hommes et femmes*<sup>1</sup> d'Annie Leclerc. Écrivaine avant tout puisque les philosophes admettent mal qu'on puisse réfléchir sur l'amour, les hommes, les femmes ou ce chant de regrets que nous promenons d'un être à l'autre.

1984. Le glas du féminisme sonne dans tout l'Occident. La fin est là et il faut y croire puisqu'elle est décrétée par les médias en mal de nouveautés. On ne peut plus faire de bruit avec des idées de femmes. Annie Leclerc a été lue, citée, commentée. Puis le vide autour de sa parole, le vide autour de ses idées. Il n'y a pas de temps pour la profondeur dans ce monde. Pour cela, il faudrait questionner autrement, engager un autre rapport avec la culture. Faire sortir les idées, briser les chaînes de la consommation. Aller plus loin que la simple parole de femme. Mais comment amener une société de consommation sur le bord d'une autre humanité? C'est trop complexe. Il est plus facile de décréter que le temps n'est plus là.

1995. Relire *Hommes et femmes*. Y découvrir autre chose. Tout autre chose. Parce que nous avons changé, parce que nous pouvons lire en toute liberté un essai qui n'a plus à subir la pression médiatique.

1. Paris, Grasset, 1984, 216 pages.

Il est si difficile de se dire homme ou femme. Difficile de s'en contenter. Nous ne sommes à l'abri de rien, même pas de ces définitions qui tombent devant nous comme des pièges, qui sont un enfermement, l'illusion du confort masculin ou féminin.

Tant d'hommes qui vont au pas dans l'exécrable idée qu'ils ne sont que des êtres blessés par le masculin. Tant d'hommes qui se découvrent des larmes, des sentiments et un monde affectif et qui décident d'en faire toute une histoire. Aliénation spécifique, traits distinctifs, souffrance publique et plaisir retrouvé.

L'identité retrouvée. Chant de gloire et chant d'amour. Séduction nouvelle. Plainte et gargarisme. Psychologisme revendicateur. Bonheur d'être et parole masculine qui claironnent comme une trompette d'armée.

La grande différence entre le Dedans et le Dehors, c'est qu'au-dehors ça s'accumule, ça prolifère, alors qu'au-dedans ça s'habite, c'est tout<sup>2</sup>.

Or, si de l'homme rien ne passe du dedans c'est qu'il y a encore une déshabitation de la masculinité. Il y a encore l'idée qu'il faut tout faire sortir de soi.

Mais d'identité pas encore. Pas toujours. Se dire homme pour en fixer l'identité est inutile. Tout se joue en dehors des définitions. Ce qui est ne peut pas être si, de moi à toi, il n'y a pas une idée qui habite nos esprits. Et si dehors ça se bouscule, ça prolifère, je sais que dedans il y a comme un espace vide, inhabité encore, loin d'une parole vivante.

Deux amnésies errent en nous : l'origine et l'enfance<sup>3</sup>.

L'errance ne peut vivre qu'entre l'origine et l'enfance. Moi homme, moi fils d'un père et d'une mère, moi à la recherche de ce qu'ils ont voulu. Moi, philosophe patenté. Professeur et plein d'une connaissance fragile.

2. *Hommes et femmes*, p. 51.

3. Pascal Quignard, *Le nom sur le bout de la langue*, Paris, Folio, 1995, p. 65.

L'ignorance de ce que nous sommes est un tremplin pour faire exister l'écriture. L'identité masculine est inutile pour celui qui ne veut pas savoir qui il est mais qui veut se contenter d'errer dans le langage. Il faut remercier Annie Leclerc pour cette ouverture à l'errance, pour cette incertitude permanente, pour cette dérive du langage. L'errance n'interdit pas de s'approcher d'une définition, l'errance permet seulement de se méfier de la définition. Au risque d'être contradictoire, parfois évasif, parfois paradoxal.

Si l'intime se défait, si l'on assassine le secret, le caché, le dedans, le noir silence de l'origine et de la fin, le sang épais des entrailles, les viscères du monde, c'est la catastrophe<sup>4</sup>.

Car il n'y a plus ni homme, ni femme sans poésie, sans langage dissolu, sans image floue de nous comme sexe et comme être. Tout homme n'est pensable que parce qu'il est effet de langage. Toute femme n'est pensable que parce qu'elle habite sa langue. Des mots, une fiction d'homme, une fiction de femme. Et entre les deux fictions, juste assez d'amour pour qu'une rencontre soit possible. Et cet amour, il ne peut être entendu que parce qu'il existe entre l'homme et la femme une langue commune. De ce langage amoureux vont naître des éclats de vérité. Dans le privé et dans le public. Quelque chose comme de l'amour des mots de l'autre. Deux paroles vaines et essentielles. Paroles vaines parce qu'il s'agit d'un langage, donc d'une approximation de la réalité. Et ce que nous disons ressemble à ce que nous voulons être. Ce que nous disons n'étant qu'une fiction, un éclat de vérité qui cherche un juste retour d'amour dans la réponse de l'autre.

1995. Annie Leclerc est loin dans nos têtes. On se souvient d'un titre de livre. Parfois d'une phrase réécrite. Mais tout se mélange aux autres paroles de femmes. Tout se mélange. Le temps aidant et nuisant tout à la fois.

Oui, ce que je dis est grave, puisque je dis qu'il n'y a pas d'inimitié originelle entre les hommes et les femmes<sup>5</sup>.

4. *Hommes et femmes*, p. 48.

5. *Hommes et femmes*, p. 80.

Elle l'a écrit en 1984. Le féminisme s'était radicalisé. Il se débattait, essayait de survivre à l'écrasement médiatique. Comment était-il possible d'entendre une féministe parler d'une chose aussi grave que le refus « d'inimitié originelle » ? Coincés que nous étions entre la fin de la parole féministe triomphante et les hoquets d'une parole masculiniste gravée à l'encre « rose ». Il n'y avait pas de place pour une parole aussi grave. Il y avait quelque chose que nous ne voulions pas entendre. L'inimitié étant tellement plus facile à organiser.

Un essai perdu. Un essai qui nous laissait sur notre faim. Nous avons encore besoin de l'inimitié, nos couteaux n'étant pas encore tous plantés. La violence du langage ayant aussi ses droits et ses habitudes. C'est du pouvoir des unes et des autres qu'il nous fallait encore discuter.

Et s'il est encore possible, pensable d'utiliser l'histoire pour penser, c'est cela qu'il faudrait aujourd'hui comprendre : entre l'homme et la femme, la parole ne passe pas parce qu'elle ne s'évalue que sur un fond psychologique de courte vue. Nous avons un urgent besoin de prendre une longue respiration. Faire le partage des choses, cesser de jeter de l'ombre sur notre passé récent. Prendre la pensée des hommes et des femmes pour autre chose qu'un cumul de griefs psychanalytiques.

Il y a pire que le refoulement dans l'inconscient. Il y a la rupture consciente de la conscience historique.

Il y a deux formes d'oubli : soit l'extermination lente ou violente de la mémoire, soit la promotion spectaculaire, le passage de l'espace historique dans l'espace publicitaire — les média devenant le lieu d'une stratégie temporelle de prestige...<sup>6</sup>

Mémoire vide, approximative. Mémoire brisée, hachurée par le prestige de courte durée de l'événement. Tout doit se vivre dans le présent. Mais il n'y a aucun présent possible sans une histoire. Il ne reste que de l'instant. Il ne reste alors qu'un maigre espace pour la réflexion.

6. Jean Baudrillard, *L'illusion de la fin ou la grève des événements*, Paris, Gallée, 1992, p. 41.

S'éloigner de la violence n'est pensable que dans la foi en une parole. Et je parle ici d'une parole habitée, d'une parole qui tient à son engagement, qui ne va pas sans cesse se briser sur les récifs de la nouveauté et de l'instant. Or, pour qu'il y ait parole, il faut une demeure. Celle d'un homme, celle d'une femme. Tout homme qui se laisse habiter par une parole de femme est un homme qui ouvre l'espace à l'autre. Toute femme qui se laisse habiter par une parole d'homme est une femme qui ouvre l'espace à l'autre. Sans cela, « l'entre nous » n'est pas imaginable. Et c'est vers « l'entre nous » que nous devons nous rendre, afin que nos mots cessent d'avoir un sexe.

...les temps ne sont pas à l'abandon, mais à la réserve, pas à la dépense mais à l'économie, pas à la générosité mais à l'assurance, pas à toi mais à moi d'abord<sup>7</sup>.

Les temps sont aux bonnes affaires pour les avocats et les psychologues. Ils s'amuse à planter le nez du patient dans leur nombril. Impossible abandon et cacophonie des soliloques humains. La tristesse devenant énorme et joyeusement orchestrée. L'amour de soi s'emparant de tout l'espace mental. L'amour sans attente dans le sel de nos larmes. L'amour dégagé de sa responsabilité première : l'autre. Se tirer d'affaire en se tirant dans le pied.

*Hommes et femmes* pourrait peut-être se lire en 1995. Qui sait si cette fois ce livre ne se mettrait pas à vivre vraiment ?

\*\*\*

Femmes et hommes. Pour le moment, je ne sais trop comment aborder cette question si vaste, comment y revenir. N'y a-t-il pas eu des temps où les choses étaient plus simples ? Les analyses de l'oppression des femmes que je lisais il y a vingt ans étaient trop peu nuancées, certes, mais elles étaient tonifiantes, instructives. Quant aux célébrations de la fertilité, de la sororité, elles ne me touchaient guère.

(Réflexion faite, pourtant, tout cela aboutissait peut-être aux mêmes conclusions : le monde ne pouvait pas être pire que les

7. *Hommes et femmes*, p. 171.

hommes ne l'avaient fait ; entre femmes, avec les femmes, c'était, ce serait nécessairement mieux. Y ai-je déjà cru? Non. Chez les féministes radicales, j'aimais l'opposition solide, le raisonnement, le décortilage. Pas le langage sirupeux ou messianique).

Mon cheminement a dû recouper celui d'Annie Leclerc au moment où elle appelait les femmes à cesser de dissimuler, à ne pas condamner les hommes au doute et à la devinette. J'ai cru ardemment qu'il ne fallait pas *cultiver* le mystère. J'aurais déployé des énergies immenses pour tout expliquer, tout comprendre. Mais le féminisme n'est pas une science, et Annie Leclerc avait déjà écrit ceci, dont j'ai éprouvé la justesse :

Ils pensaient n'avoir rien gardé par-devers eux, ils pensaient être venus l'un à l'autre dans la plus grande nudité... Ce qu'il leur faut apprendre c'est que nul ne peut alléger l'autre du fardeau de son être, viscères, mémoire, labeur solitaire, tourments. Ils étaient ivres de transparence, ils seront ivres encore, mais ils se voient, ils se verront opaques<sup>8</sup>.

À présent, je ne sais plus très bien ce qui se dit, ce qui s'écrit sur les femmes et les hommes. Tout au plus me parviennent quelquefois des échos d'un événement ou d'un débat actuels. Je suis plongée dans l'Histoire, dans une histoire qui n'a que des liens indirects avec celle-là. Je vis donc au-dedans, hors du dehors, à l'écart du monde. Et en ce lieu, ce soir, s'ouvrent des couloirs souterrains où je les retrouve, elles. Qui me soufflent que, non, il n'y a pas eu de temps où les choses étaient plus simples.

Ti-Grace Atkinson, 1974, *Odyssée d'une amazone* :

Et l'amour ? Puisque nous parlons de vaches sacrées, finissons-en. Qu'est-ce que l'amour sinon la rançon du consentement à l'oppression ? Qu'est-ce que l'amour sinon du besoin ? Qu'est-ce que l'amour sinon de la peur ? Dans une société juste, aurions-nous besoin d'amour<sup>9</sup>?

8. *Hommes et femmes*, p. 169.

9. Ti-Grace Atkinson, *Odyssée d'une amazone*, trad. Martha Carlisky *et al.*, 1975 (parution en anglais 1974), Paris, Éditions des femmes, p. 23.

Virginia Woolf, 1938, *Trois guinées* :

Derrière nous, s'étend le système patriarcal, avec sa nullité, son immoralité, son hypocrisie, sa servilité. Devant nous, s'étendent la vie publique, le système professionnel, avec leur passivité, leur jalousie, leur agressivité, leur cupidité. L'un se referme sur nous comme sur les esclaves d'un harem, l'autre nous oblige à tourner en rond, telles des chenilles dont la tête rejoint la queue, nous oblige à tourner tout autour de l'arbre sacré de la propriété. Nous n'avons de choix qu'entre deux maux. [...] comment pouvons-nous entrer dans des professions tout en demeurant des êtres humains civilisés ; c'est-à-dire des êtres humains désireux d'empêcher la guerre<sup>10</sup>?

Marie de Gournay, 1622, *Égalité des hommes et des femmes* :

Au surplus, l'Animal humain n'est homme, ni femme, à le bien prendre : les sexes étant faits non simplement, ni pour constituer une différence d'espèces, mais pour la seule propagation. L'unique forme et différence de cet Animal ne consistent qu'en l'âme raisonnable : et s'il est permis de rire en passant chemin, le quolibet ne sera pas hors de saison, lequel nous apprend ; qu'il n'est rien de plus semblable au chat sur une fenêtre, que la chatte<sup>11</sup>.

Je ne m'étonne plus de trouver une aïeule, puis avant elle une autre aïeule, chacune ayant posé à sa manière le même problème de l'égalité et de la différence, chacune sans doute ayant assisté à des progrès, à des reculs, chacune ayant connu des espoirs et des désillusions. Le contexte change. Parfois la langue est vieillotte ou nous heurte par son agressivité. Mais aucune de leurs questions n'est désuète, même si nous les avons balayées de nos mémoires.

La culture des femmes résiste aussi mal à l'oubli que la culture québécoise et les autres petites cultures. Ces livres dont je cite des bribes, ces livres et leurs semblables, qui les conserve et les fait vivre, sinon des spécialistes qui en étudient

10. Virginia Woolf, *Trois guinées*, Paris, Éditions des femmes, 1978, p. 142-143.

11. Elyane Dezon-Jones, *Marie de Gournay. Fragments d'un discours féminin*, Paris, José Corti, 1988, p. 121.

le contenu, les alentours et les filiations ? (Après tout, il arrive que le féminisme soit une science).

Mais alors, quels en sont les objets? Les rapports entre les femmes et les hommes. Les rapports des femmes entre elles. Les rapports entre les femmes et le monde — visible et invisible, passé, présent et à venir. Je reste dans le vague, sans prétendre être exhaustive. J'avance à petits pas.

Certains de ces objets sont fragiles. Il y a des êtres vivants tout près.

Entretenir la mémoire est la tâche la plus simple. Pour un esprit comme le mien. Malgré l'indifférence, malgré le culte de la nouveauté, malgré le sentiment d'inutilité, malgré les difficultés de la recherche et de l'interprétation, malgré la douleur de découvrir combien, sous certains aspects, les choses évoluent peu. C'est une belle tâche, puisqu'elle vise à ressusciter une parole, à éclairer une ombre, à ranimer des émotions et des gestes, mais c'est la tâche la moins périlleuse. Je repeindrai le décor avec force détails. La disparue ne descendra pas de son cadre. La familiarité que j'aurai acquise avec elle m'aidera à ne pas commettre l'erreur de lui élever un monument — ce qui serait l'écraser sous trop de grandeur. Mais, alors même que je l'exhumerai, je lui donnerai une sépulture décente : un livre, le cœur et l'esprit de celles et de ceux qui le liront. Faire de l'histoire est une façon de conjurer l'oubli. Et de conjurer la mort. La mort de celles et ceux qui nous ont devancés, la mort en nous et autour de nous. La mort qui peut nous atteindre. La mort que nous pouvons provoquer.

Voilà une curieuse réponse à ce que tu disais de la conscience historique. Ce n'est pas moi qui nierai la nécessité de cette conscience. La mienne est si aiguë que, souvent, ma première réaction devant une injustice est non pas de m'insurger, mais de vérifier si cette injustice a des précédents.

Je me souviens de l'époque où Ti-Grace Atkinson s'en prenait violemment à l'amour, et je sais que ce genre d'attaque a été pour quelque chose dans les choix d'Annie Leclerc. Le choix de dire les bonheurs féminins, au point de s'enfermer à

son insu dans une souveraineté jalouse, puis le choix de tenter de cerner le désir d'amour entre hommes et femmes.

J'imagine sans trop de peine le climat dans lequel Virginia Woolf a écrit *Trois guinées*. Ce n'est pas si loin, la veille de la Seconde Guerre. Même retrouver le temps de Marie de Gournay ne serait pas si difficile.

Définir l'identité. Revendiquer l'égalité. Affirmer une mission particulière. Je crois que cela court tout au long de la tradition féministe.

Et comme toi, comme tant d'autres, j'ai vécu ma jeunesse en des années où les jeunes d'Occident étaient en nombre écrasant, en des années où le monde semblait à la veille de recommencer. Ce monde, nous ne l'avions pas fait, nous allions le refaire. Comme par magie.

Tout cela pour moi est inséparable. J'avais l'effronterie de la jeunesse (le sentiment d'irresponsabilité, la certitude d'avoir les mains propres) au moment des analyses impertinentes de l'oppression des femmes. Et j'ai appris l'histoire des femmes en même temps que je suis devenue une femme. Mots d'amour. Trahisons. Espoirs de pouvoir changer ensemble.

Aujourd'hui, je pourrais prendre une définition des hommes, une définition des femmes, les démonter, les critiquer. Je me suis adonnée à cet exercice. Pour en conclure, plus tard, qu'il y avait toujours un piège. Ou bien une définition me semblait fautive ou condamnable parce qu'elle était trop étroite (et alors le travail ne semblait pas avoir de fin, toutes les définitions étant restrictives), ou bien le réel se chargeait de m'apprendre qu'elle était d'une désolante vérité.

Je soutiendrais quand même qu'une distinction mérite d'être précisée. Surtout par les temps qui courent, la confusion entre les rapports hommes-femmes et les rapports amoureux me semble bien grande. Bien sûr, l'amour, le désir, le sexe — qui ne sont pas une seule et même chose — déterminent et colorent les relations entre les hommes et les femmes. Parfois pour notre bonheur, parfois pour notre malheur. Mais avec combien de personnes du sexe opposé chacun et chacune

d'entre nous entretient-il/elle des relations où l'amour, le désir, le sexe entrent en jeu? Avec combien de personnes du sexe opposé voulons-nous que cela entre en jeu? Les champs sémantiques de «rapports amoureux» et «rapports hommes-femmes» se recourent mais ne se superposent pas.

\*\*\*

Il y a un manque. Manque de Dieu. Manque d'amour. Manque d'Éros. Manque d'une pomme. Manque à gagner. Il y a toujours un manque au fond de l'être. C'est ce manque qui fait les premières souffrances, les premiers désirs, les premiers secrets.

Peut-être qu'il faut consentir à ce manque. Si tout nous était donné, nous n'en serions pas là, à écrire, à pleurer, à lire, à fouiller dans notre passé personnel ou dans celui du monde.

Et nous confondons le manque et l'oubli. Nous fabriquons des scénarios pour combler le manque. Nous nous rendons coupables de chacun des manques et nous nous accusons d'avoir oublié.

S'il s'agit d'écriture, alors la chose est pire encore. Car aucun être humain ne peut porter en lui les écrits de ceux et celles qui nous précèdent. Il n'est donc pas question d'un véritable oubli mais d'un vrai manque.

C'est autour de ce manque que s'organise la pensée de tout être. Manque d'un père, d'une mère, d'un geste d'amour, d'un frère, d'une sœur, d'une mémoire. Je retrouve le père, je perds la mère, je retrouve une femme, je perds l'amoureuse. Je retrouve le séducteur, je perds l'homme qui voulait naître à une parole neuve.

Ce pouvoir immense que procure le sentiment d'avoir les mains propres. De n'être responsable de rien. Nous n'étions pas là et si nous avons été là, il est évident que nous n'aurions pas fait le monde comme il est fait. Cette certitude qui nous permet d'ouvrir un nouveau procès. Et déjà la crasse qui s'installe entre nos doigts propres. Quel bonheur de pouvoir dire : je n'étais pas là. Je manquais. Et déjà les autres qui nous

regardent, l'œil plein d'un sourire moqueur : «alors, tu viens nous rejoindre, tu t'engages, tu perds ton innocence»!

1984. Elle y était. Elle a ouvert la bouche. Elle a laissé des traces. Elle a crié son manque publiquement. Nous en avons la preuve. Des livres. Des entretiens. Elle était là. Elle a témoigné. Elle a engagé le monde des femmes dans une direction. Mais qui n'engage pas le monde, même dans son silence ?

La pensée est mouvance et l'écriture est une stabilité, une fixation du langage. Les textes deviennent parfois parole vivante et ce qui manque semble revenir.

1509. Heinrich Cornelius Agrippa :

Et voilà aussi pourquoi l'amour des femmes est nécessaire à l'être humain, car quiconque manque à un tel amour et se laisse aller à le haïr perd sur-le-champ toute chance d'accéder aux vertus et aux grâces : toute chance d'accéder à l'humain<sup>12</sup>.

Encore le manque. Tout près de nous. Encore le manque. Si loin de nous. La bouche est ouverte. Le cœur moins souvent. Répétition et manque. Répétition du manque.

1995. Dire encore. Ne penser qu'à cela. Imaginer une lignée. Ne plus être seul puisque nous avons des dates : 1984, 1509, 1974, 1938, 1622. Consentir à se fabriquer une histoire du manque. Consentir à tisser des liens d'amour fragile. Poétiser, philosopher, humaniser. C'est toujours la même écriture au sujet de ce qui manque.

Ni clarté primitive, ni discours unifiant, ni déploiement logique des idées. Des solitudes qui se croisent. Simplement des sexes qui s'appellent.

La seule langue commune est celle de notre solitude. La seule langue commune est celle de notre besoin de le dire. En hétérosexualité comme en homosexualité. En territoire du désir comme dans le désert de l'absence. Rien ne fait date et tout peut faire signe. Délire et dérive tout à la fois. Soliloque et absence d'utopie.

12. *De la supériorité des femmes*, Paris, Dervy-livres, 1986, p. 54.

Les mains propres, ça ne dure pas longtemps. On s'applique à nous les salir si rapidement, à faire de nous des complices du salissage. L'écriture est la croûte. Une encre séchée sur le plaisir. Les restes d'une mémoire.

Est-ce si grave ?

1984. Voilà, c'est ainsi que l'on criait du côté d'Annie Leclerc. C'est ainsi que l'on voulait parler et que l'on tombait dans le piège des identités.

Il y avait un homme et une femme à dire. Il y avait ce qu'ils furent à sauver et à démêler. Il y avait un esprit qui, dans sa grande solitude, jouait avec le manque à être et le manque d'amour. Et ce désir profond d'en sortir. De retrouver une trace de nos idées. Dans l'homme et la femme. L'intention était là. Elle est toujours là, même dans les livres qui semblent dire le contraire. Même dans les manifestes les plus polémiques.

Et alors, le besoin de ne rien oublier, de sauver de l'oubli une mémoire des femmes et une histoire des hommes a fait resurgir des natures masculine et féminine. L'espace d'une page, l'espace d'un emportement. Ce qui ne devait plus s'entendre, ce qui devait être évité est revenu en force entre les pages du livre. Simplement parce que nous supportons si mal le flou des êtres.

Mais cet outre-lieu où s'en va le désir porte un nom dans la langue d'Éros. Il se dit Femme d'abord. C'est en Femme d'abord que nous allons, au plus profond du corps femme que nous cherchons à aller à travers l'épreuve particulière et sexuelle du désir. Tous, hommes et femmes<sup>13</sup>.

Il n'y aurait donc désir que parce qu'il y a Femme et Femme manque depuis toujours à notre histoire. Et Femme désire femme même lorsqu'elle désire un homme.

Mais écrire ainsi le désir, c'est le figer dans l'être-femme. Fixité du plaisir. Frontière psychanalytique. Comme si le fruit ne pouvait se penser qu'avec un noyau dur nommé Femme.

13. *Hommes et femmes*, p. 91.

Et l'immense solitude nous revient, parce qu'il y a là disparition. Risque énorme d'installation du manque. Parce que le désir a alors un sexe et il se nomme Femme, même pour l'homme.

Alors, tout redevient comme avant. Tout retourne au même. Tout est femme, même déguisé en homme parfois.

Et j'avais lu, quarante pages avant, cette autre affirmation :

Moi, j'appellerais volontiers sexisme le mouvement qui tend à l'intégration d'un sexe dans un autre, les menaçant l'un et l'autre d'une commune dissolution<sup>14</sup>.

1995. C'est si facile à voir maintenant. Si clair dans le texte. Et pourtant, ça continue de nous guetter chaque fois que l'on écrit, chaque fois que l'on essaie de se promener sur les frontières de nos désirs.

Il ne s'agit pas de salir les mains d'Annie Leclerc. Elle a toujours le courage d'une écriture paradoxale et c'est justement ce qui fait la saveur de ses livres. Mais simplement, constater qu'il suffit d'échapper un mot, Femme par exemple, pour qu'il prenne soudainement tout le désir, pour qu'il s'approprie toute la pensée sur le désir.

\*\*\*

Parce qu'un homme qui n'aurait d'autre charge, d'autre souci, d'autre peine que d'habiter l'amour, un homme qui n'aurait d'autres jouissances, d'autres souffrances, qui ne connaîtrait d'autres épreuves que celles de son amour, ne serait pas tout à fait un homme<sup>15</sup>.

Émettre une réserve semble inutile. Chaque fois qu'on se laisse aller dans les généralisations, on risque de s'y perdre et surtout le regard. Parce que les sexes ne sont pas ainsi, parce qu'ils ne sont pas généralisables, parce que ni l'homme, ni la femme ne peuvent être tout l'homme et Femme-Toute.

Peut-être qu'il faut redistribuer nos pensées sur l'amour. Agrandir ce qu'il est, faire voir l'amour des hommes et ne plus

14. *Hommes et femmes*, p. 55.

15. *Hommes et femmes*, p. 140.

imaginer que lorsqu'il travaille, ce n'est plus de l'amour. Faire voir que ce travail peut être une épreuve d'amour aussi. Les femmes le savent bien maintenant. Bref, sortir de la généralisation pour que notre idée à propos de ce qu'est et n'est pas l'amour puisse s'ouvrir à tous les sexes.

Accepter qu'il est un amour de l'homme qui peut se perdre dans l'aliénation du travail comme on peut se perdre dans l'aliénation «de son amour» en tant qu'amour.

Le philosophe est un porte-parole de la variété. Qu'il soit homme ou femme, il doit désormais procéder au mélange des identités. Le philosophe met en circulation des idées variées et variables sur les hommes et les femmes. Surtout dans un siècle qui n'en finit plus de se figer dans le même, dans l'identique, dans le semblable.

Maintenir une distance par rapport aux généralisations. Tenir loin ce qui encore pourrait nous condamner à devenir quelque chose de fini. Et il y a déjà chez Annie Leclerc cette mouvance, cette variété, cette toile fine dans laquelle il est pensable de se déplacer.

Immigrant et immigrante de son sexe et de son identité. Devenir des voyageurs et des voyageuses de l'hétérosexualité et de l'homosexualité.

Porte-parole de la variété, ce qui signifie en clair : faire voir l'identité sans jamais s'y fixer. Ne pas procéder par négation mais par affirmations multiples. Déféminiser l'amour, démasculiniser la vie. La variété n'étant pas comme la différence. La variété rendant possibles des paroles multiples et ouvertes.

Parce que toute affirmation qui tente de dire l'homme, tout l'homme ou la Femme-Toute, retourne au même.

Ainsi la réduction d'une valeur à un sexe. Femme est amour. Homme est raison. Le philosophe ne supporte plus. Le philosophe n'entend plus rien de ces généralisations. Il ne peut plus être complice de ces idées. Depuis Nietzsche, il lui aura fallu même sacrifier la théorie pour procéder au mélange des identités. La poésie lui est alors d'un plus grand secours que la

psychanalyse. Cette dernière pouvant être comprise comme l'effort ultime d'une symbolique fixation des identités. La psychanalyse étant occupée à préserver théoriquement une machine logique en allant même jusqu'à sacrifier l'ordre du réel.

Or, le retour du poétique dans le travail philosophique ne s'accomplira pas en quelques années. Il faudra du temps, il faudra beaucoup de temps pour que la poésie apparaisse comme autre chose qu'une zone de rêve, un fantasme, une inspiration soudaine et hors norme.

Le retour du poétique dans le travail philosophique est la condition minimale pour que la philosophie redevienne à nos yeux une pensée séduisante, attirante. Cette séduction philosophique devra peu à peu faire voir qu'elle sait jouer du mensonge autrement. S'éloigner de la séduction comme tromperie.

Construire des mises en scène, un scénario qui permet l'envol et la connaissance tout à la fois. Le philosophe comme porte-parole de la variété devient alors un penseur léger qui se préoccupe moins du fonctionnement logique de sa machine explicative et davantage de la théâtralité des identités.

Chacun ne sait-il pas enfin, du fond de son expérience intime et irrécusable, que les hommes et les femmes se cherchent autrement que dans la passion de vaincre et de dominer<sup>16</sup> ?

Il en est ainsi en philosophie aussi. En devenant porte-parole de la variété, le philosophe laisse de côté l'idée qu'une idée peut être vaincue ou dominée. Par exemple, celle de l'identité masculine ou féminine. Surtout celle-là.

Plus question de vaincre l'identité sexuelle. Plus question de dominer l'identité sexuelle. S'occuper à autre chose, par exemple en faire voir les variables, les fuites, les échappements, les ruses multiples de l'un et l'autre sexe pour sortir de la domination, pour le détourner.

16. *Hommes et femmes*, p. 177.

1995. Hypothèse générale : il est pensable de lire Annie Leclerc de cette manière. Il est pensable de retrouver les traces d'un tel travail entre la poésie et la philosophie. C'est un choix. Plusieurs philosophes considèrent l'entreprise comme impossible, plusieurs philosophes acceptent sans l'interroger la rupture radicale entre le poétique et le philosophique, provoquée une première fois dans Ion de Platon.

Le rêve pour le poète. Les idées pour le philosophe. Sans échappatoire, sans négociation, sans concession.

Femme, tu aimeras le poète. Homme, tu aimeras le philosophe. Cocon sentimental et forteresse logique. Démarcation solide. Les dissolutions sexistes pouvant exister là où les mots hommes et femmes n'apparaissent pas.

On pourra toujours dire qu'il ne s'agit que de mon aventure de vérité. C'est vrai, mais j'y ai bien travaillé ; comme s'il s'agissait de tous et pas seulement de moi<sup>17</sup>.

C'était au commencement du livre qu'il fallait comprendre. Variation à l'infini entre le moi et nous. L'homme et la femme. Le philosophe et le poète. Le mot et l'esprit.

Marc Chabot  
Sylvie Chaput  
Beauport

17. *Hommes et femmes*, p. 11.